

et cordiale, où accourait tout le voisinage ; car un homme se serait cru insulté si on n'avait pas requis son aide en de telles circonstances et aucun n'eût songé à la refuser. Les hommes devaient sans cesse affronter les fatigues et les dangers et il leur était doux d'échapper un moment aux liens de leurs vies étroites et de goûter les plaisirs simples qui seront toujours chers à une race forte, simple et primitive. » Si les masses hétérogènes de populations qui occupent les faubourgs de nos grandes villes sont un jour socialement organisées, ce sera après qu'elles auront adopté des plaisirs plus sainement sociaux que ceux vers lesquels les poussent leurs instincts.

L'association réagit sur les individus associés et modifie leur nature. Dans tout ce qui concerne la vie mentale et morale, l'association a une influence plus grande que celle du milieu physique. Par les changements psychiques qui affectent le système nerveux, et par d'autres voies, l'association influe même sur l'organisation corporelle.

Les facultés intellectuelles d'attention volontaire, de généralisation, de pensée abstraite et d'invention, sont développées surtout par l'association. Elles présument dans l'individu la conscience de lui-même comme sujet et cette conscience est un effet de ses observations, de son imitation d'individus pareils à lui-même. La pensée scientifique sur le milieu devient possible après l'éclosion de cette conscience de soi-même. Elle présume une perception d'uniformités. Celle-ci présuppose une perception de longues séries qui, à son tour, présuppose l'association continuée pendant longtemps et l'art de transmettre les observations d'une génération à l'autre. L'originalité de la pensée exige la modifiabilité de croyance, due à une expérience variée, impossible en dehors de l'association.

Il n'est pas besoin de démontrer ici l'origine sociale des qualités morales d'approbativité, de sympathie, de courage, de vivacité, de bonne foi. Lewes et M. Spencer se

sont étendus sur ces démonstrations, mais personne n'a été plus directement au cœur de la question qu'Adam Smith dans sa *Théorie des Sentiments moraux*. « De même que la nature enseigne aux spectateurs à se mettre à la place de la personne principalement intéressée, écrit Smith, elle enseigne à cette dernière à se mettre, en quelque mesure, à la place des spectateurs. » Sur ces deux efforts (celui des spectateurs d'entrer dans les sentiments de la partie intéressée et celui de cette dernière d'entrer dans les sentiments des spectateurs), se basent deux ordres de vertus, les unes douces, humaines, les autres grandes, terribles, respectables, les vertus de renoncement ou de propre gouvernement.

L'association moule ainsi les natures individuelles et les adapte à la vie sociale. Elle crée une nature sociale.

La vraie nature sociale est à ce point susceptible de suggestion, à ce point imitative en ce qui touche le bien-être matériel que qui la possède désire et tâche de vivre au moins aussi bien que la moyenne des membres prospères de la communauté. Le désir de jouir de ce dont les autres jouissent, la tendance imitative d'agir comme les autres agissent, sont assez forts dans l'individu social pour le pousser à poursuivre des intérêts matériels avec la même ardeur que mettent les autres à poursuivre les leurs. Cette combinaison de désirs et d'ardeur est la base de ce que les économistes appellent le « standard of life ». Elle est la base de la richesse et de tout progrès individuel.

La nature sociale est tolérante. L'individu social s'abstient de toute association active dans la lutte pour la vie que soutiennent ses compagnons. Ce n'est qu'après que la pratique de la tolérance est devenue habituelle, qu'après que certains goûts sont devenus normaux, qu'on peut dire que la nature tolérante existe. Il faut que les membres de la communauté aient déjà accepté la première découverte :

qu'après que l'exceptionnellement fort a tué l'exceptionnellement faible, ou a lui-même été détruit soit par son fait, soit par la résistance coalisée des individus de force moyenne, un conflit ultérieur entre des individus à peu près de force égale, est inutile. Ils doivent avoir perdu leur appétit pour la chair de leurs semblables, avoir appris à se contenter des genres d'aliments et de moyens d'existence qui sont assez abondants pour subvenir aux besoins d'une société entière. L'antagonisme au sein de la société ne peut disparaître que si les goûts exclusifs font place aux goûts communs à beaucoup, et c'est là une vérité que le sociologue peut recommander de tout cœur à ces réformateurs sociaux qui essayent d'améliorer le monde par une réorganisation insoucieuse des désirs humains. D'autres changements dans la conscience sont encore nécessaires avant que la nature tolérante soit parfaite. La tolérance ne doit pas être non seulement supportable, mais agréable. Il doit y avoir un sentiment de plaisir dans la simple présence d'un semblable.

La nature sociale, enfin, est serviable, sympathique, sociable.

Les résultats de l'association ne sont pas également partagés par tous les individus. Aucune combinaison de circonstances ne peut faire que tous débutent dans la vie avec une hérédité également bonne, ou que tous puissent conquérir une égale nourriture. Le processus de la sélection est possible par ces différences mêmes. Il est de même irréalisable que tous puissent avoir une part égale dans la croissance mentale, dans les modifications morales qui surviennent. L'inégalité des facultés physiques, mentales, morales et ses variétés de dispositions, est donc une des caractéristiques d'une population sociale.

Une population se différencie donc toujours en classes. Ces classes sont de trois ordres fondamentaux ou primaires : les classes de vitalité, les classes de personnalité, les classes sociales. Celles de tous les autres ordres,

comme seraient les classes politiques, industrielles, économiques, sont secondaires et sont les produits très spéciaux d'une évolution sociale avancée. Les classes primaires et secondaires sont sans cesse confondues dans les discussions courantes et même dans les recherches statistiques, parce qu'on néglige cette règle que les classifications des phénomènes d'évolution doivent être faites en conformité de l'ordre génétique dans lequel apparaît la différenciation. Les différences de vitalité, de constitution personnelle, d'habileté, de caractère et de nature sociale, sont créées directement par l'association. Les différences de statut social et d'occupation sont créées médiatement par l'association, par l'évolution d'une constitution sociale. Les différences de richesse sont des conséquences encore plus éloignées de l'association. Elles font partie des derniers phénomènes, et les plus spéciaux, du progrès. Les classes secondaires intéressent les sciences sociales spéciales. Le sociologue ne s'occupe que des classes primaires.

Les classes de vitalité sont les plus simples résultats directs de l'association. Elles naissent de la combinaison de divers éléments dans l'hérédité et les circonstances de chaque individu. Les indices des classes de vitalité sont leurs taux de natalité et de mortalité. La classe supérieure de vitalité a une grande natalité et une faible mortalité. Dans les communautés modernes, elle se confond à peu près avec les populations rurales propriétaires de leur sol. La classe moyenne de vitalité a une faible natalité et une faible mortalité. Elle se trouve surtout dans les classes professionnelles et commerciales des villes. La classe inférieure de vitalité a une faible natalité et une grande mortalité. Elle coïncide presque avec la classe laborieuse des cités.

Les classes de personnalité, comme les précédentes, sont créées par les combinaisons d'hérédité et de circonstances engendrées par l'association et sont, par exemple :

les hommes de génie ou de talent ; l'homme normalement doué ; celui qui l'est faiblement. Les premiers pas d'une étude scientifique des deux premières de ces classes ont été faits par sir Francis Galton, par le professeur Lombroso et par quelques autres savants moins connus, mais jusqu'ici il y a peu de données scientifiques exactes sur les personnalités exceptionnelles ou normales. L'homme insuffisamment doué a été longtemps soumis à la méthode statistique. Dans toute énumération des incomplets, doivent figurer l'infirme, l'aveugle, le sourd et muet, l'ivrogne, l'épileptique, l'imbécile, le fou et le suicide.

Les classes sociales, qui séparent les différences de nature sociales, viennent en partie des combinaisons d'hérédité, et en partie de l'influence éducatrice de l'association, qui continue à agir sur les éléments personnels, inégalement doués de la population. Elle amène quelques individus à une parfaite adaptation à la vie sociale. A un moindre degré, elle en modifie d'autres. La mêlée sociale, d'autant plus forte que la population s'accroît, a d'importantes conséquences. Les individus normalement organisés réagissent salutairement contre elle et deviennent de plus en plus sociaux, tandis que les insuffisants, devenus dégénérés, se défendent d'une façon morbide jusqu'à ce qu'ils deviennent impropres à la vie sociale ou même en antagonisme avec elle. Évidemment, ce sont là des différenciations non seulement de personnalité mais aussi de socialité.

Les vraies classes sociales sont : la classe sociale, la classe non-sociale, la classe pseudo-sociale et la classe anti-sociale. La classe sociale se compose de ceux qui possèdent à un haut degré la conscience d'espèce et que leurs dispositions et leurs habitudes poussent à contribuer positivement aux relations serviables. Comme l'aptitude et la volonté de déployer dans les relations du raffinement et du charme sont les preuves qu'une société polie demande aux hommes et aux femmes qui réclament une certaine

distinction, de même l'aptitude et la volonté de vouer sa vie et ses facultés à la défense et à l'amélioration de l'ordre social existant est la marque des qualités vraiment sociales dans leur sens le plus large. La classe sociale est donc celle que Harrington, développant la pensée d'Aristote, appelait l'aristocratie naturelle parmi les hommes. Sans cette classe, formée des hommes qui aident, inspirent et conduisent, des hommes qui se jettent dans les entreprises désintéressées, du philanthrope, des réformateurs de la bonne espèce, aucune communauté ne survivra et ne prospérera, que son gouvernement soit monarchique ou républicain, que ses richesses soient grandes ou faibles.

La classe non-sociale est composée de ceux que domine un individualisme étroit. Leur conscience d'espèce est normale, mais développée seulement en partie. Ils n'acceptent ni ne font de faveurs. Ils demandent uniquement à n'être pas importunés. C'est la classe sociale primordiale, dont les trois autres procèdent, directement ou non, qui contient en germe toutes les vertus sociales, tous les crimes et tous les vices sociaux. Elle est neutre, attend que les courants de la vie, auxquels elle ne résiste pas, la poussent vers le mieux ou vers le pire.

La classe pseudo-sociale est formée des pauvres de naissance et d'habitude. Leur conscience d'espèce est dégénérée. Ils simulent les qualités de la classe sociale et se posent toujours en victimes du destin. En réalité, ils n'ont même pas les vertus de la classe non-sociale. Ils ne cherchent qu'à vivre en parasites. Parmi ceux que la loi appelle indigents, il en est cependant qui sont vraiment des victimes du sort et qui, par conséquent, n'appartiennent pas à la classe pseudo-sociale.

La classe anti-sociale est faite des criminels d'instinct et d'habitude, chez lesquels la conscience d'espèce est près de disparaître, qui haïssent la société et toutes ses suites. Ils ne prétendent pas aux vertus sociales et préfèrent vivre en lutte ouverte contre la société. Ils ne lui demandent

pas de les aider à protéger leurs droits ou leurs intérêts et aiment mieux venger eux-mêmes tous les torts dont ils souffrent ou croient souffrir. Parmi ceux que la loi classe comme criminels, beaucoup ne sont pas devenus anti-sociaux et ne font pas partie de la classe anti-sociale.

Partout où les sources secondaires d'existence sont abondantes et permanentes, c'est-à-dire partout où existe un surplus de richesses — les types indigents et criminels sont développés dans les grandes classes de population.

Les sociétés animales ont leurs criminels. Elles ont aussi leurs indigents qui suivent la bande dans ses expéditions et vivent sur les aliments que trouvent les plus forts, mais elles n'ont pas, comme les sociétés humaines, une classe indigente, parce que l'excédent des subsistances est insuffisant et que les conditions de la vie sont trop rigoureuses pour qu'elle pût subsister ; elles n'ont pas de classe criminelle, parce que les criminels sont expulsés ou détruits.

De même que l'agrégation commence là où se trouvent des ressources alimentaires naturelles, de même l'agrégation des criminels et des indigents commence et continue là où s'accumule le surplus artificiel. « La frontière, dit Roosevelt, en dépit d'une apparente uniformité de moyens et de manières, est surtout le champ des violents combats. Les deux extrêmes de la société, les plus forts, les meilleurs, les plus entreprenants et les plus faibles, les plus mauvais, les vicieux sont ceux qui sont le *plus naturellement* séparés. Beaucoup de ceux qui vinrent dans nos forêts pour y créer un domicile et y élever une famille étaient laborieux et honnêtes, mais il y eut une affluence des pires immigrants qui soient peut-être venus en Amérique, la masse de convicts et de leurs pareils qui forma un stratum déplorable dans cette population, sans eux excellente, de la Virginie et de la Caroline. Beaucoup des indigents blancs du Sud viennent de cette classe qui a, aussi, engendré dans les forêts des générations de criminels et un plus

grand nombre de paresseux et d'incapables qui encombrèrent lâchement la surface terrestre. Dans bien des endroits, ils ont une influence déplorable et permanente sur le reste de leurs communautés. Dans les forêts, ils mènent une vie de méchanceté irréfrenée. Ils haïssent le bien en lui-même et s'évertuent à le combattre. Là où l'élément mauvais est nombreux, les bandes de voleurs de chevaux, de bandits de grands chemins, s'unissent avec les jeunes gens vicieux adonnés aux jeux, aux rixes et au reste. Ils ont formé ainsi des organisations à demi secrètes, souvent d'une grande étendue et avec de larges ramifications. S'ils arrivaient à dominer une communauté, ils y établissaient la terreur, se substituaient aux fonctionnaires et aux magistrats, tuaient sans scrupule tous ceux qui leur faisaient obstacle ».

L'histoire de la Loi des Pauvres en Angleterre n'est qu'un long souvenir de l'accroissement et de la diminution du paupérisme avec les oscillations rythmiques d'un sentimentalisme, qui voulait employer en aumônes et en secours l'augmentation de la richesse publique. Toute l'expérience moderne de l'assistance publique est une démonstration écrasante que toute communauté aura tous les pauvres et tous les criminels qu'elle voudra bien maintenir.

Actuellement, les grands centres de sources secondaires de subsistance sont les cités ; et c'est là que la population indigente et criminelle augmente le plus rapidement. Pendant l'année qui a fini le 31 octobre 1892, les cours de la cité de New-York n'ont pas jugé moins de 45.777 criminels ou délinquants. En 1890, la même cité, avec une population de 1.515.300 habitants a secouru 25.212 adultes et 1.324 enfants, distribué du charbon à 8.340 familles, enseveli 2.042 indigents. L'asile de Blackwell's Island pendant le même temps a hospitalisé 5.337 indigents.

Dans l'étude de la genèse des classes de population

nous trouvons la clef de l'arrangement scientifique de ces questions intéressantes dont on parle souvent comme de problèmes de sociologie pratique. Beaucoup de penseurs ont cherché comment l'étude du crime, du paupérisme, du vice, de la pauvreté, de la folie, du suicide pouvait se relier aux propositions de la sociologie théorique, et les écrivains sociologues ont généralement recouru à l'expédient habituel de diviser leur sujet en théorique et pratique, ou en sociologie théorique et en sociologie appliquée, ou en science et art. J'avoue n'avoir jamais eu un grand respect pour cet expédient. Quelques-uns des faits dont s'occupe la science sont plus pratiques que d'autres, parce qu'ils touchent de plus près notre vie quotidienne, mais, en tant que faits connaissables, ils admettent une explication. L'explication est une théorie et si nous ne la voyons pas une part coordonnée de la théorie plus large de notre sujet tout entier, la raison en est que nous n'avons pas assez complètement travaillé la subordination logique de ces théorèmes particuliers. On aurait de plus justes vues des grands résultats de la sociologie pratique si on pouvait opérer un rangement scientifique des problèmes. Si l'association modifie nécessairement les natures physique, mentale et morale, mais inégalement chez les individus, et si, par suite, des degrés inégaux d'adaptation aux conditions de la vie sociale sont inévitables, nous avons l'explication de la différenciation en classes, avec des différences tranchées de nature physique, mentale et sociale. Il est donc possible de trouver dans une vraie théorie de l'évolution sociale, une explication qui accepte un ordre scientifique dans la masse des faits de la sociologie pratique.

CHAPITRE II

L'Esprit social

Les éléments mentaux et moraux de la société sont combinés en produits désignés par des termes tels que : sentiment général, désir général, sens moral, opinion publique, volonté générale de la communauté, et que le sociologue doit nommer collectivement l'esprit social. Le résultat primaire de l'association est une évolution de l'esprit individuel. Le résultat secondaire est une évolution de l'esprit social.

Le premier écrivain qui a formulé une conception scientifique de l'esprit social est Lewes, qui a donné une excellente définition de ce qu'il appelle l'esprit général :

« Les expériences de chaque individu, dit-il, vont et viennent ; elles se corrigent, s'élargissent, s'effacent mutuellement, laissant derrière elles un certain résidu qui, condensé en intuitions et formulé en principes, gouverne et modifie toutes les expériences futures. La somme de celles-ci constitue l'esprit individuel. Un procédé similaire développe l'esprit général, résidu des expériences communes à tous. Par le langage, l'individu participe au fonds commun qui devient ainsi pour lui une influence objective et impersonnelle. Chacun y a recours. Tous, nous nous servons de ce dépôt et tous nous contribuons à l'accroître. Non seulement nous nous trouvons en face de la nature, aux ordres de laquelle nous devons nous conformer, mais en face de la société, dont les lois requièrent l'obéissance. Nous devons apprendre ce qu'est et ce que veut la nature,